



HAL
open science

L'insoutenable ontologie du capitalisme financier : Dette et spéculation dans *Le Faiseur* de Balzac

Yves Citton

► **To cite this version:**

Yves Citton. L'insoutenable ontologie du capitalisme financier : Dette et spéculation dans *Le Faiseur* de Balzac. Alexandre Peraud. *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Le Bord de l'eau, pp.147-171, 2013, 978-2-35687-261-6. hal-01373212

HAL Id: hal-01373212

<https://hal.science/hal-01373212v1>

Submitted on 28 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« **L'insoutenable ontologie du capitalisme financier. Dette et spéculation dans *Le Faiseur de Balzac*** » in Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013, p. 147-171.

Yves Citton

Université Grenoble Alpes & UMR *LIRE* CNRS 5611

L'insoutenable ontologie du capitalisme financier : Dette et spéculation dans *Le Faiseur de Balzac*

Lorsque Balzac travaille à mettre en scène la finance dans sa pièce *Le Faiseur*, commencée en 1839, étoffée en 1844 et terminée en 1848, après avoir passé par une série de titres provisoires (*Les Mercadet*, *Le commerce*, *Un saltimbanque de la Bourse*), il peut s'appuyer non seulement sur une série de textes romanesques dans lesquels il a déjà traité du monde de la finance (*La Maison Nucingen*, 1837 ; *Un homme d'affaire*, 1845), il s'inscrit aussi dans une longue tradition théâtrale qui, depuis la fin du XVII^e siècle, fait de la critique des financiers l'un des sujets les plus massivement exploités par les dramaturges. Dans différents travaux récents¹, Martial Poirson a montré à quel point les scènes théâtrales ont accompagné et représenté presque en direct les innovations et les scandales à travers lesquels s'est mis en place le monde financier entre 1670 et la Révolution. Il ressort de ses analyses que les comédies ne se sont pas contentées de ridiculiser les aberrations et les dérives issues des pratiques spéculatives, mais qu'elles ont constitué un lieu essentiel de prise de conscience collective, de théorisation et d'anticipation de ce qui apparaissait de radicalement nouveau à travers l'émergence des institutions financières (les emprunts d'État, la Banque, la Bourse).

C'est dans le cadre multiséculaire de cette lucidité critique de la scène théâtrale sur le monde de la finance que j'aimerais lire la pièce de Balzac, qui ne fut représentée, avec un certain succès, qu'en 1851, un an après la mort de son auteur, et qui ne fut publiée sous forme de livre qu'en 1853. J'essaierai de contraster son analyse du rôle social du spéculateur et du rapport social de la dette avec celles qui avaient cours au XVIII^e siècle, avant de construire, à partir du personnage extraordinaire de Mercadet, une esquisse d'ontologie balzacienne de la spéculation financière – ontologie qui se trouve être parfaitement en prise sur notre actualité, jusqu'à nous prévenir du *burn-out* généralisé qui menace simultanément nos psychismes individuels et notre climat commun².

La renversante vérité de la dette

Nous vivons sous l'emprise d'un puissant tabou qui ne devient réalité que par la constance de nos croyances : le débiteur serait soumis au pouvoir de son créancier. Le sens

¹ Voir Martial Poirson, *Spectacle et économie à l'âge classique*, Paris, Classiques Garnier, 2011, et « Quand l'économie politique était sur les planches (XVII-XVIII^e siècles) », in Martial Poirson et al., *Les Frontières littéraires de l'économie*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 27-51.

² J'adresse mes remerciements à Claude Coste, Chantal Massol, Alexandre Perraud, Martial Poirson, et aux étudiants du séminaire *Spectacles de la dette, Économies de la littérature* de l'université de Grenoble, pour leurs apports à ma lecture de ce texte de Balzac.

commun est largement unanime dans sa vision de la dette : les récits d'extorsion usurières, de surendettement, de saisies, d'huissiers et d'évictions pour les particuliers, d'intervention du FMI, de plans d'ajustement et d'austérité budgétaire pour les États – tout cet imaginaire nous convainc que ce sont les prêteurs qui tiennent le couteau de la dette par le manche.

Dès les premières comédies mettant en scène le monde de la finance, la scène théâtrale a été considérablement plus lucide sur ce qui se joue à travers le rapport social de la dette. Dans cette pièce fondatrice qu'est *Turcaret ou le Financier* de Lesage (1709), le créancier – un ancien laquais devenu fermier général qui s'est enrichi en suçant le sang du peuple – apparaît surtout comme une vache-à-lait que tout le monde s'efforce de traire jusqu'à la dernière goutte. La « traite » désigne aussi bien la dette contractée entre les individus que « la cascade de dupes » au fil de laquelle chacun tire profit de la victime naïve dont il exploite les avances. Selon l'anti-économie dont Michel Serres avait jadis fait apparaître l'omniprésence cachée au titre du *Parasite*³, le « traitant » (le fermier général) est à son tour « traité » (trait, pillé, vidé) par une ribambelle de valets, de courtisanes et de petits nobles qui vivent aux dépens de sa vanité et de sa crédulité/créance. Avec quelques années d'avance sur l'émergence et la faillite spectaculaire de la Banque de Law, Lesage montrait toutefois un monde où le bourgeois parvenu à la richesse employait celle-ci à tenter de rattraper l'infériorité de prestige dont il se sentait souffrir envers les sphères de la noblesse (fût-ce les plus basses) : ce que montre la pièce, derrière l'ascension fantasmée des valets-financiers, c'est que, même sans le sou et endettés jusqu'au cou, les plus petits Comtes et Marquis disposaient d'un capital symbolique sur lequel ils pouvaient tirer des lettres de change virtuellement infinies, quoique sans provision.

Ce capital social de la noblesse étant en passe de se dégonfler à l'époque de Balzac⁴, celui-ci peut dévoiler les rapports de force constitutifs de la dette dans une vérité encore plus contre-intuitive parce qu'épurée. Alors que toute la pièce montre le personnage principal de Mercadet comme étant aux abois, poursuivi par des créanciers qui réclament leur dû et menacent de causer sa faillite, le débiteur ne se contente pas de cajoler et d'apaiser avec virtuosité la meute de prêteurs qui assiègent sa maison, dans une tradition dramaturgique bien établie depuis des siècles. Il revendique surtout un renversement radical du rapport de force qui l'unit à eux : « Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers ? J'ai leur argent, ils attendent le mien »⁵.

Plus besoin d'être noble plus besoin d'avoir un capital d'un autre type à troquer contre de l'argent : c'est la circulation même de l'argent qui suffit à produire un rien ayant la propriété miraculeuse de se transformer en un bien. *Devoir* une somme empruntée à autrui, c'est *avoir* (eu) la somme en question, et si les créanciers se pressent à votre porte, c'est que, grâce à votre dette, vous avez quelque chose auquel ils tiennent énormément (leur argent) : « un homme qui ne doit rien, mais personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi » (I,6; 47). Ce renversement du sens commun vaut aussi bien, et sans doute davantage encore, pour les États que pour les personnes privées : « qu'y a-t-il de déshonorant à devoir ? Y a-t-il un seul État en Europe qui n'ait ses dettes ? » (*ibid.*).

Le ressort sur lequel joue ici Mercadet – dont le nom indique qu'il est l'incarnation idéale des marchés financiers – a pris un nom anglicisé (comme bien des leçons enseignées dans nos MBAs), *too big to fail* : trop gros pour ne pas entraîner son créancier dans sa faillite.

³ Michel Serres, *Le parasite*, Paris, Grasset, 1980.

⁴ Ce lien entre l'endettement et l'éthos aristocratique, qui reste fortement présent dans la *Comédie humaine*, comme le montre bien Alexandre Péraud dans *Le Crédit dans la poésie balzacienne* (Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 123-131), fait surface dans *Le Faiseur* à travers les personnages de Michonnin de La Brive et de Méricourt, mais c'est bien une logique de titrisation boursière émancipée de la titrisation nobiliaire qui régit l'intrigue.

⁵ Honoré de Balzac, *Le Faiseur* (1853), édition Philippe Berthier, Paris, GF, 2012, acte I, scène 6, p. 47. Dorénavant, je donnerai la référence de page à cette édition entre parenthèses à la suite de la citation.

Ce n'est pas la dette comme telle qui étrangle aujourd'hui l'économie grecque, irlandaise ou portugaise, c'est la pusillanimité (et les intérêts particuliers) des gouvernants, dès lors qu'ils renoncent à mettre les banques européennes devant l'alternative brutale entre un remboursement drastiquement rétréci et pas de remboursement du tout (comme l'ont illustré les contre-exemples islandais et argentins). En s'affirmant « supérieur à ses créanciers » qui l'assiègent, Mercadet entonne une contre-mélodie à la rengaine du remboursement qui écrase aujourd'hui encore, et sans doute plus que jamais, le déploiement de nos potentiels sociaux sous la tyrannie d'illusions comptables⁶.

Le recadrage du statut de l'endettement esquissé par Balzac à travers les propos de Mercadet est en effet d'une radicalité totalement décoiffante. *Le Faiseur* suggère non seulement que la dette personnelle monétaire doit s'inscrire dans une logique financière transindividuelle (*too big to fail*), il nous invite surtout à repenser la circulation des richesses au sein de ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler *la dette écologique* – dont Mercadet, génie de la spéculation théorique en même temps que de la spéculation financière, donne la formule la plus épurée : « Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père ? Il lui doit la vie et ne peut pas la lui rendre. La terre fait constamment faillite au soleil. La vie, madame, est un emprunt perpétuel ! » (*ibid.*)

En une seule tirade, Mercadet a complètement renversé les illusions de l'impératif de remboursement en la vérité de notre insolvabilité ontologique : toute la vie sur Terre est tirée sur le chèque (appelé à devenir, dans cinq milliards d'années, sans provision) que nous empruntons du Soleil et de l'énergie dont il nous abreuve gratuitement – c'est-à-dire sans la moindre exigence de remboursement. Comme le soulignaient les physiocrates dans les années 1760, tout notre circuit économique repose sur des « avances » qui doivent certes être constamment *ré-avancées* (vers l'avenir), mais qu'il serait insensé de vouloir « rembourser » (pour nous acquitter du passé). Nos parents nous donnent la vie sans que nous puissions la leur « rendre » : nous ne pouvons que la transmettre à notre tour aux générations ultérieures.

À travers la question de la dette écologique, qui doit nous faire recadrer nos priorités collectives en soumettant nos devoirs (*debitum*) contractuels et financiers envers le passé à nos devoirs d'investissements dans le maintien d'un environnement propice à la vie des générations à venir, c'est déjà sur le terrain de l'ontologie que Mercadet resitue les mécanismes de la finance. Nous sommes *tous* des parasites et des endettés, à la fois traitants et traités, qui ne pourrions jamais rembourser ce que nous recevons quotidiennement des générations passées ainsi que du soleil.

En reconnaissant au génie de Balzac le statut d'ingénieur du social qu'il prétendait être en composant l'ingénieux univers d'une fiction prophétiquement réaliste, on peut tirer du *Faiseur* quelques principes généraux susceptibles de nous éclairer encore aujourd'hui dans nos efforts tâtonnant pour comprendre les mécanismes du capitalisme financier. J'en relève déjà deux :

Premier principe (*ÉCOLOGIQUE*) : *en tant que nous sommes des Terriens issus de l'énergie solaire et des avances faites par nos parents, nous sommes tous endettés au-delà de tout remboursement possible* – et la rengaine (faussement évidente) exigeant de chacun qu'il s'acquitte de ses dettes mérite de nous paraître a priori suspecte. Les vraies questions tiennent à l'orientation de nos avances vers le futur, bien plus qu'à la taille des dettes qui nous attachent au passé.

Deuxième principe (*POLITIQUE*) : *seuls les petits et les isolés se voient réellement contraints de rembourser leurs dettes ; les gros et ceux qui savent unir leurs dus pour en faire un agrégat too big to fail savent que les dettes ne sont pas faites pour être acquittées, mais*

⁶ Voir sur ce point les articles réunis dans le dossier « La dette a bon dos » publié dans le n° 49 de la revue *Multitudes* (été 2012), en particulier Yves Citton, « Se libérer de la rengaine du remboursement », p. 163-172 et Yann Moulier Boutang, « La dette : illusion comptable et aveuglement suicidaire », p. 173-181.

pour être renégociées à la baisse. Face à une situation d'endettement, la véritable question pour l'endetté consiste à savoir comment il se fera assez gros ou assez nombreux pour tenir le couteau de la dette par le manche. C'est précisément cette question qu'explore magistralement *Le Faiseur*.

Le miroir de la scénarisation

Outre le fait de préciser que « l'action se passe en 1839 », la liste initiale des personnages du drame indique que le protagoniste, Auguste Mercadet, est un « spéculateur ». La fin du troisième acte se conclut sur une exclamation dérivée de Molière : « *Vivat Mercadetus, speculatorum imperator* » (III,16; 128). Ce que met en scène la pièce, c'est donc le parangon du spéculateur et le paradigme de la spéculation financière. Que nous en dit-elle à travers la figure de Mercadet ?

Comme nous y invite la citation latine, il convient de repartir de l'étymologie. Le *speculator*, comme le *spectator*, le *spectaculum* et le *speculum* (miroir), nous renvoie à ce qui touche au regard (*species, specio*), à l'aspect, bref à ce qui relève de questions de visibilité. Tous les ressorts de l'intrigue sont effectivement tendus par de telles questions : Mercadet, ruiné par la fuite à Calcutta de son associé Godeau, ne sait plus comment faire face à ses créanciers qui lui réclament des comptes. Pour esquiver leurs poursuites, il imagine de mettre en scène le mariage de sa fille avec un parti censé le renflouer. Le prétendant, Michonin de la Brive, lui-même ruiné, croit de son côté remplir ses caisses vides en épousant la fille d'un roi de la finance. Tous les deux, en un rapport faisant coïncider la spéculation avec le spéculaire, s'efforcent donc de monter le spectacle leurrant de leur richesse escomptée (mais inexistante) afin d'attirer la richesse de l'autre. Mercadet s'ingénie à faire de nouveaux emprunts pour financer une cérémonie nuptiale somptueuse, dont l'éclat lui donnera à son tour accès à de nouvelles sources de financement.

Comme l'a très bien montré Alexandre Péraud, « en cette période de développement capitaliste, l'alternative *avoir/n'avoir pas* n'épuise plus les différents rapports possibles à l'argent puisque le *paraître-avoir* du crédit constitue désormais une situation légitime. [...] L'échange fiduciaire réel repose sur le double *faire-croire* du débiteur qui tente de persuader son créancier et d'illusionner le public devant lequel il se produit avec tous les attributs de la richesse empruntée »⁷. Qu'il représente les mécanismes de la finance dans ses romans ou sur la scène théâtrale, Balzac met au jour le même lien essentiel et indépassable qui unit la dette au spectacle par l'entremise de la croyance : ce qui est « dû » (*debitum*) est fonction directe de ce qui est « cru » (*creditum*)⁸, qui est lui-même fonction directe de ce qui est « vu » (*spectatum*), lequel peut toujours faire l'objet d'une activité de scénarisation (*spectaculum*).

Les personnages du *Faiseur* – comme ceux de *Turcaret* un siècle et demi plus tôt – se savent être toujours en représentation⁹ : en bons *saltimbanques de la Bourse*, leur tâche première et proprement essentielle est de *faire-paraître*. À une cuisinière qui songe à quitter ses fourneaux afin de « se présenter à un théâtre pour y jouer la comédie », le valet répond pertinemment : « nous ne faisons pas autre chose ici » (I,2; 34). Cette activité de scénarisation peut bien entendu passer par le montage de fictions répandues à des fins d'intoxication,

⁷ Alexandre Péraud, *Le Crédit dans la poésie balzacienne*, op. cit., p. 196 & 275.

⁸ Sur le crédit comme croyance, voir dans le même ouvrage les p. 14 & 100-105. « Le crédit, c'est donc l'argent prométhéen, l'outil technique qui *emprunte* aux dieux la *fides* qui leur soumettait autrefois les hommes et grâce auquel l'individu croit désormais pouvoir régner. [...] Dans une société où les sociabilités traditionnelles sont entrées en crise, où l'on n'est plus un sujet mais un individu en quête de valeurs, il est bien cette « panacée universelle » qui, fût-ce au prix d'injustices, de mensonges et de violences symboliques ou réelles, permet aux personnages de continuer à commercer » (p. 358).

⁹ Voir sur ce point Pierre Laforgue, « Théâtre et théâtralité dans *Le Faiseur* de Balzac », in *Le Théâtre des romanciers*, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 608, Les Belles Lettres, 1996, p. 15-29.

comme lorsque Mercadet entreprend avec virtuosité d'« organiser une panique sur les actions de la Basse Indre » (I,8; 53) en répandant de fausses rumeurs chargées de faire baisser les cotations, ce qui lui permettra d'en acheter à bas prix juste avant qu'une nouvelle dont il a la primeur ne les fasse grimper plus haut que jamais¹⁰.

À qui l'accuserait de tromperie ou de délit d'initié, Mercadet peut répondre que c'est toute la logique du capitalisme financier qui nous force à scénariser jusqu'à nos moindres gestes : « ne blâmez pas les moyens que j'emploie pour garder ma place au grand tapis vert de la spéculation, en faisant croire à ma puissance financière. Tout crédit implique un mensonge ! Vous devez m'aider à cacher notre misère sous les brillants dehors du luxe. Les décorations veulent des machines et les machines ne sont pas propres ! » (I,6; 48) Car en dehors même de toute machinations mensongère, c'est toute la vie « réelle » du spéculateur qui relève d'une spectacularisation permanente. Autant qu'une compagne partageant les vicissitudes de son existence, Mercadet voit en son épouse un moyen de faire gonfler son crédit et ses portefeuilles boursiers : « une femme est une enseigne pour un spéculateur... Quand à l'Opéra vous vous montrez avec une nouvelle parure, le public se dit : "les Asphaltes vont bien" » (I,6; 45). Les retournements de l'intrigue fournissent d'ailleurs l'occasion d'acrobaties virtuoses permettant à Mercadet de confesser une vérité inavouable, dès lors qu'il sait que ses interlocuteurs le suspecteront de mentir, ou de mettre en scène habilement la candeur de sa femme et de sa fille, d'autant plus efficacement trompeuses qu'elles se contentent de dire ingénument ce qui est (II,10; III,10; IV,4; IV,8 ; IV,14).

On peut en tirer un troisième principe (*SPECTACULAIRE*) : *la finance reposant sur la fiance, tout l'espace social devient un vaste espace de scénarisation*. Il n'y a pas que les gros et les nombreux pour échapper au couperet de la dette : il y aussi tous ceux qui réussiront à se faire-paraitre davantage qu'ils ne sont. Dès lors que tout repose sur le crédit – « Aujourd'hui le crédit est toute la richesse des gouvernements » (I,5; 44) – ce qui compte vraiment n'est pas tant ce qui est que ce qu'on croit. Et donc ce qu'on parvient à faire-croire.

L'univers de la spéculation constitue ainsi un espace essentiellement dédoublé : tout le monde s'y méfie des apparences parce que tout le monde sait qu'il n'est fait que d'apparences (issues d'un entrecroisement de faire-croire). La réalité n'est jamais accessible comme telle : on n'en voit que des reflets dans des miroirs (*speculum*) plus ou moins trompeurs, et dans des boules de cristal plus ou moins fumeuses.

Le génie de la découverte

En même temps que la spéculation entraîne un régime de spectacle où chacun se sait toujours être vu (*spectatum*), elle relève aussi d'une activité qui consiste précisément à essayer de percer à jour les apparences trompeuses, les situations confuses et les opacités du futur. Si l'on en revient à l'étymologie, le *speculator*, c'est d'abord celui qui « observe », qui « guette », qui « épie » et qui « espionne » (*speculari*). En tant qu'activité, la spéculation est donc avant tout une affaire d'*attention* : il faut veiller, être à l'affût, ne pas rater l'information cruciale annonçant un renversement de valeur imminent.

La pièce de Balzac mérite d'être éclairée sur ce point par le *Manuel du spéculateur à la Bourse* que Pierre-Joseph Proudhon publie avec Duchêne et Beslay en 1852, avant d'augmenter l'ouvrage et de le signer de son nom dans la troisième édition de 1857. On y lit cette définition admirablement riche de la Spéculation, qui constitue le « quatrième principe général de la production des richesses », à la suite du Travail, du Capital et du Commerce :

La Spéculation n'est autre chose que la conception intellectuelle des différents procédés par lesquels le travail, le crédit, le transport, l'échange, peuvent intervenir dans

¹⁰ Sur un épisode comparable dans *La Maison Nucingen*, voir Alexandre Péraud, *Le Crédit dans la poétique balzacienne*, op. cit., p. 277-278.

la production. C'est elle qui cherche et découvre pour ainsi dire les gisements de la richesse, qui invente les moyens les plus économiques de se la procurer ; qui la multiplie soit par des façons nouvelles, soit par des combinaisons de crédit, de transport, de circulation, d'échange ; soit par la création de nouveaux besoins, soit même par la dissémination et le déplacement incessant des fortunes. [...] La Spéculation est, à proprement parler, le génie de la découverte. C'est elle qui invente, qui innove, qui pourvoit, qui résout, qui, semblable à l'Esprit infini, *crée de rien* toutes choses. Elle est la faculté essentielle de l'économie. Toujours en éveil, inépuisable dans ses ressources, méfiante dans la prospérité, intrépide dans les revers, elle avise, conçoit, raisonne, définit, organise, commande, LEGIFERE ; le Travail, le Capital, le Commerce *exécutent*. Elle est la tête, ils sont les membres ; elle marche en souveraine, ils suivent en esclaves.¹¹

Le personnage de Mercadet illustre parfaitement ces propriétés de la Spéculation. Tous ceux qu'il rencontre sont éblouis par l'étonnante souveraineté de sa vivacité intellectuelle : « quelles inventions ! » C'est « du nouveau tous les jours ». « Il a tant de ressources dans l'esprit ». On ne peut qu'« admirer la fertilité de [se]s conceptions » : « ce Mercadet, il a le génie de la spéculation ». Plus il nous « promène avec des relais d'espérances à désespérer des vaudevillistes », plus on « l'aime », tant il « est ingénieux »¹². Cet *imperator speculatorum* incarne ce dont Proudhon fait l'essence de la Spéculation : « le génie de la découverte. C'est elle qui invente, qui innove, qui pourvoit, qui résout ». « Toujours en éveil, inépuisable dans ses ressources, [...] intrépide dans les revers », Mercadet « avise, conçoit, raisonne, définit, organise, commande, légifère ». Même si on l'imagine corpulent et tonitruant, il s'identifie avant tout à « une tête », une puissance de « conception intellectuelle » dont tout le monde s'affaire à exécuter les coups de génie inventifs. Infiniment attentif à ce qui peut capter l'attention d'autrui, ce qu'il aime dans la finance, comme le souligne très bien Philippe Berthier, « c'est moins l'argent que les scénarios du désir qu'il déploie. Mines de charbon, marais salants, assurances contre la conscription, tout lui est bon pour faire flamber la chaudière du fantasme, fabuler, ébaucher à sa façon des romans toujours recommencés »¹³.

Force est de le constater : ce personnage de spéculateur est irrésistiblement séduisant. Dans un contexte culturel où – même en l'absence de connotations ouvertement antisémites – les financiers apparaissent majoritairement comme des parasites et des sangsues, comme des calculateurs machiavéliques ou comme des profiteurs éhontés, Balzac a peint l'un des rares spéculateurs aimables – à la fois drôle¹⁴, sympathique et touchant – du paysage littéraire français. Non seulement Mercadet s'avère capable d'un geste généreux et apparemment désintéressé envers un créancier appauvri, alors même qu'il est lui-même aux abois (II,3), mais surtout – assez dans la lignée du personnage de Hardouin autour duquel Diderot a construit sa dernière pièce, *Est-il bon, est-il méchant ?* – il déploie un activisme et une intelligence assez exubérants pour transcender les réticences morales que le texte nous invite pourtant à leur opposer. Mercadet gagne notre sympathie et notre admiration par la force vitale des opérations qu'il déploie tous azimuts. Son génie de la découverte est proprement irrésistible : il emballe le lecteur, comme les pigeons de la Bourse, en le convainquant qu'une telle productivité ne peut amener que du bien.

Or c'est précisément l'argument grâce auquel Proudhon fait de la Spéculation « la faculté essentielle de l'économie » : « la Spéculation est éminemment productive, non

¹¹ Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur à la Bourse*, Paris, Garnier Frères, 1857, cinquième édition, p. 4 & 8.

¹² Respectivement I,2; 39 ; I,3; 41 ; I,6; 48 ; I,7; 51 ; I,13; 65.

¹³ Philippe Berthier, Présentation de Honoré de Balzac, *Le Faiseur*, ed. cit, p. 19.

¹⁴ Sur le ton humoristique du personnage et de la pièce, voir Michel Autrand, « Rire et humour dans *Le Faiseur* », *L'Année balzacienne*, Paris, PUF, 1999, p. 429-438.

seulement pour le spéculateur, mais pour le public, qui participe aux résultats »¹⁵. Loin d'être un parasite ou une sangsue, le spéculateur ne s'enrichit pas sans découvrir de nouveaux « gisements de richesse ». Ce n'est plus au vocabulaire du spectacle que se frotte ici la spéculation, mais à celui de la philosophie qu'on appelle justement « spéculative » : il s'agit moins ici de faire-paraître des formes illusoires, destinées à tromper autrui à son profit, que de *faire-apparaître* des choses bien réelles que seul un effort particulier d'observation, d'investigation, de méditation (*speculari*) – bref d'intelligence, de recherche et de découverte – permet d'apercevoir. Même si les formulations excessivement larges proposées par Proudhon incluent dans la définition du spéculateur tout ce que nous inscririons au titre de l'innovation, que nous situons davantage aujourd'hui dans les laboratoires ou les universités que dans les corbeilles boursières ou les logiciels de *trading*, on voit émerger ici un autre élément crucial de l'image qu'esquisse Balzac du capitalisme financier.

On peut lui donner la forme d'un quatrième principe (*EPISTEMOLOGIQUE*) : *dans l'espace de jeu ouvert par la circulation des dettes et des crédits, la finance est bel et bien productive en ce que ses tâtonnements précipitent les premières formes de valeur que prennent ce qui relève encore de l'intangible*. Les ingénieurs, dans leurs laboratoires, inventent de nouveaux objets ou de nouveaux procédés ; les financiers inventent, au prix d'une multiplication de coups de force et de scénarisations, *la valeur* de ce que nous sommes encore incapables d'évaluer¹⁶.

Bruno Latour décrit remarquablement la complexité de la tâche à laquelle doit faire face le génie de la découverte propre à la finance devenue aujourd'hui intensément mondialisée : « *il faut tout combiner au mieux alors que tout est incommensurable*. Il faut parvenir à l'optimum alors qu'il n'y a aucun moyen d'optimiser cet optimum par aucun calcul que ce soit, puisque, par définition, les êtres dont on doit mesurer les rapports de fin et de moyen n'ont et ne doivent avoir *aucune mesure commune* puisque chacun d'eux peut compter *aussi pour une fin* »¹⁷. La sphère financière globalisée est devenue le lieu où, au jour le jour, ces incommensurables sont forcés à se soumettre à une mesure commune, à force de multiples et improbables combines.

Portrait du spéculateur en Faiseur

Hier comme aujourd'hui, ce n'est pas sans de bonnes raisons que la spéculation financière souffre d'une terrible réputation. Cette tâche de calculer les incalculables, elle l'accomplit le plus souvent de la pire des façons et dans les pires des conditions. Dans les années 1760-1780, la France vécut une expérience grandeur nature de libéralisation (partielle) du commerce des blés, qui devenaient ainsi la proie des spéculateurs. Aux yeux des uns, proches des Physiocrates et des libéraux, la spéculation aidait à *lisser* les prix : lorsqu'ils sont bas, le spéculateur imagine qu'ils vont remonter, donc il achète et, ce faisant, contribue à les faire remonter ; lorsqu'ils commencent à grimper, il trouve son profit à vendre ses stocks, et contribue ainsi à alimenter l'offre, ce qui enraie le mouvement de hausse. Aux yeux des critiques, bien au contraire, le spéculateur a tout à gagner à *exacerber* les chutes et les hausses de prix : plus ça s'effondre, plus il pourra acheter pour revendre ensuite avec profit ; plus ça s'envole, plus les ventres sont affamés, plus ils seront prêts à payer n'importe quelle somme pour ne pas crever de faim¹⁸.

¹⁵ Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur*, op. cit., p. 5.

¹⁶ Sur les apports relatifs de la spéculation boursière et de la littérature à la théorisation de la valeur, voir Jean-Joseph Goux, *Frivolité de la valeur. Essai sur l'imaginaire du capitalisme*, Paris, Blusson, 2000.

¹⁷ Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012, p. 459.

¹⁸ Sur ces débats, voir Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critiques littéraires de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 223-240.

Si de tels débats restent peu ou prou à l'arrière-plan de toute discussion sur la spéculation financière, ce qui frappe en lisant Balzac et Proudhon, c'est qu'on est passé en 1850 d'un problème homéostatique de lissage ou d'exacerbation des écarts à un problème ontologique de création d'être.

Bien entendu, après en avoir fait le ressort dynamique de toute l'activité économique, Proudhon souligne longuement les « Abus de la spéculation », sous l'emprise de laquelle « le parasitisme, l'intrigue, l'escroquerie, la concussion dévorent la richesse publique et entretiennent la misère chronique du genre humain »¹⁹. Le titre même de la pièce de Balzac s'inscrit dans le registre de la dénonciation puisque, comme le rappelle Philippe Berthier, un *faiseur* est d'abord « un escroc, mais de haut vol – dans tous les sens du terme, évidemment »²⁰. On saisit bien les ambivalences de la finance spéculative dans cette citation de Mercadet :

On ne tuera jamais la spéculation. J'ai compris mon époque ! Aujourd'hui toute affaire qui promet un gain immédiat sur une valeur... quelconque, même chimérique, est faisable ! On vend l'avenir comme la loterie vendait le rêve de ses chances impossibles. Aidez-moi donc à rester assis autour de cette table toujours servie de la Bourse, et nous nous y donnerons une indigestion ! (IV,3; 135)

L'époque dont se réclame l'*imperator speculatorum* est celle où le caractère « chimérique » de la valeur importe peu, dès lors qu'on parvient à en arracher « un gain immédiat ». Loin d'engager son intelligence dans la création de valeur, le spéculateur se contente de se goinfrer à la table de la Bourse, et la spéculation se confond alors avec « une loterie vendant le rêve de chances impossibles » (Balzac), rentrant « dans la catégorie du pari et du jeu », et devenant « le chancre de la production, la peste des sociétés et des États »²¹ (Proudhon) qu'on dénonce justement en elle.

Et pourtant, une formule frappante était au cœur de la première définition qu'en donnait Proudhon : la Spéculation, « semblable à l'Esprit infini, *crée de rien* toutes choses ». Roland Barthes souligne pertinemment ce point dans le bref et brillant article qu'il consacre à la pièce :

Mercadet ne travaille pas à payer ses dettes, il travaille d'une façon absolue à créer de l'argent avec rien. La spéculation est la forme sublimée, alchimique, du profit capitaliste : comme homme moderne, Mercadet ne travaille plus sur des biens concrets, mais sur des idées de biens, sur des Essences d'argent. [...] À l'humanité-métal (celle des usuriers et des avarés), va succéder l'humanité-valeur (celle des « faiseurs », qui font quelque chose avec du vide).²²

Il faut donc entendre le terme de « faiseur » dans son sens le plus fort : semblable à un Dieu, le financier opère bien comme un Créateur qui, de rien, peut faire advenir quelque chose ! Plus précisément encore, le financier, non content de faire émerger « quelque chose » de rien, peut, grâce à la magie de la spéculation, créer, *a nihilo*, « toutes choses ». Jetons un regard autour de nous, où que nous soyons présentement (un bureau, une bibliothèque, un wagon de train, un salon, une terrasse de café) : *toutes* les choses qui nous entourent et qui nous occupent au sein de nos vies majoritairement urbaines ne sont-elles pas issues d'un innovateur qui en a imaginé la fonction, l'usage, le design – mais aussi d'un financier qui a cru voir en elles se dessiner une perspective de profit ?

¹⁹ Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur*, op. cit., p. 9.

²⁰ Philippe Berthier, Présentation, ed. cit., p. 13.

²¹ Pierre-Joseph Proudhon, *Manuel du spéculateur*, op. cit., p. 10.

²² Roland Barthes, « Vouloir nous brûle... » (1957), *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 91-92.

En régime de capitalisme financier, la spéculation a donc bien un rôle créateur : si la cause formelle est du ressort de l'inventeur, la cause efficiente est apportée par le spéculateur. Son « génie de la découverte » permet au « faisable » de s'effectuer. La finance n'est donc pas seulement découvreuse et calculatrice de *valeurs* nouvelles (comme on l'a souligné ci-dessus en évoquant sa fonction épistémologique) : elle participe de l'émergence des *choses* qui peuplent notre monde. D'où un cinquième principe (*ONTOLOGIQUE*) : *en canalisant des promesses de gains vers certaines chimères émergées dans le champ du faisable, la spéculation est au cœur de la constitution physique de notre univers matériel.*

La performativité mythocratique

Bien entendu, nul ne saurait créer quoi que ce soit à partir de rien. En dehors des illusions de grandeur dont aiment à s'entourer les dieux créateurs et les poètes romantiques, nous ne faisons que filtrer et infléchir des flux qui nous traversent. C'est ce qu'a très bien compris Balzac lorsqu'il pousse ses personnages à discuter plus précisément de la façon dont le monde de la finance contribue à « faire » la réalité dans laquelle nous vivons. Contrairement à sa réputation de parasitisme, toute cette population de débiteurs, de créiteurs et de spéculateurs apporte une contribution essentielle – bien qu'invisible parce qu'ubiquitaire – à la vie productive :

DE LA BRIVE – [...] Nous, inutiles ?... Nous, oisifs ! Allons donc... Nous animons la circulation de l'argent !...

MERCADET – Par l'argent de la circulation !...

DE LA BRIVE – Oui, lorsque je n'en ai plus eu, je l'ai payé cher : n'est-ce pas l'honorer ? On en a fait un dieu, je n'ai pas lésiné sur les frais du culte !... (IV,3; 132)

Voilà une définition particulièrement suggestive de l'activité propre à la spéculation : *animer la circulation de l'argent par l'argent de la circulation*. En se donnant une forme apparemment circulaire, cette définition reste au plus proche de son objet. C'est en circulant que les flux d'argent, comme les cours des rivières, font leur lit où ils tendent dès lors à se rassembler toujours plus nombreux : plus ça circule, plus ça passe à tel endroit, plus le chemin s'en trouvera facilité, et plus ça affluera au même endroit, selon une logique de frayage gouvernant aussi bien la sphère financière que la géologie terrestre. À travers ses investissements, ses prêts, ses dettes et ses mouvements spéculatifs, la finance mérite d'apparaître comme « l'âme » de l'économie puisqu'elle en « anime » les flux – ce qui doit s'entendre très concrètement comme un principe distribution, de canalisation et d'orientation des flux de financements, puis de services et de biens.

Or cette animation, qui sculpte au quotidien les multiples formes que se donne notre monde, repose sur une causalité cumulative à base de boucles récursives (*feedback, bootstrapping*). Au sein de certaines limitations à la fois structurelles et aléatoires, c'est simplement parce qu'un flux s'est préalablement dirigé dans telle direction que les flux ultérieurs viendront en creuser le lit à tel endroit, sans autre raison que contingente. Cette causalité très particulière explique que ce soit l'argent de la circulation qui anime la circulation de l'argent : « lorsque je n'en ai plus eu, je l'ai payé cher ». La phrase est à entendre en un sens littéral qui, on l'a vu, est au cœur du problème que contourne Mercadet durant toute la pièce : il faut avoir de l'argent pour obtenir de l'argent ; il faut bénéficier de crédits pour obtenir des crédits. Ceux qui n'y ont pas accès le paient au prix fort : ils sont soumis à des taux d'intérêts léonins (comme aujourd'hui la Grèce, l'Espagne ou le Portugal).

Sur la base des frayages cumulatifs opérés par de telles boucles récursives, Balzac nous fait entrevoir la nature *performative* de la spéculation financière²³. « Qui arrive à dire arrive à faire », lance-t-il à son épouse, à la fois comme un défi, comme une menace et comme un fondement ontologique de son agentivité (I,6; 47). À un créancier qui dit ne plus vouloir « se contenter de paroles », il rétorque : « Il vous faut des actions, je le sais : j'en ai beaucoup à vous donner en paiement, si vous voulez, je suis actionnaire de... » (I,7; 50). Dès lors que dire, c'est faire, les « actions » se confondent avec des énoncés contractualisés, des bouts de papiers porteurs de discours. Mais notre monde social n'est-il pas régi de part en part à travers des bouts de papiers porteurs de discours (billets de banques, actions en bourse, relevés de comptes, procès-verbaux de jugements, textes de lois, paroles de prophètes) ?

Cette puissance performative du discours humain prend dans *Le Faiseur* une figure tout à fait saisissante à travers le mythe de Godeau²⁴. Toutes les difficultés que Mercadet rencontre pour faire face à ses créanciers viennent, assure-t-il, du fait que son associé Godeau est parti avec la caisse pour aller faire fortune à Calcutta. Son trou de trésorerie trouve dans ce départ une explication crédible envers ses créanciers : « moi, j'ai mon excuse. Je porte le poids du crime de Godeau ! » (I,6; 47). On comprend rapidement, toutefois, que cette excuse est trop utile pour être honnête : « Tout le monde a son Godeau, un faux Christophe Colomb ! Après tout, Godeau ... Godeau, je crois qu'il m'a déjà rapporté plus d'argent qu'il ne m'en a pris ! » (I,14; 68).

On est ici dans le domaine de la performativité inhérente à la fonction fabulatrice. C'est en nous racontant des histoires que nous frayons les voies qui nous permettent de nous orienter (à tâtons) au sein d'une réalité bien trop complexe et bien trop vaste pour que nous puissions prétendre la « comprendre ». La spéculation et la fabulation constituent nos façons de tâtonner. Au sein de la multiplicité des moyens et des visées possibles, elles nous sont indispensables, comme le suggère Bruno Latour, « pour donner une fin, c'est-à-dire pour *financer* »²⁵ : la fin d'une histoire (son dénouement) ou la finalité d'un investissement (le bien qu'il produit) constituent de tels tâtonnements, dont l'entrecroisement tisse notre vie sociale.

D'où un sixième principe (MYTHOCRATIQUE) : *même si elle aime se représenter (par renversement idéologique) comme soumise au règne froid du chiffre et de l'objectivité comptable, la finance est orientée par des récits mythiques qui surdéterminent tous ses agissements*. Du macro-mythe de la Croissance aux micro-mythes de la publicité, tout financier à son Godeau, son faux Christophe Colomb, son conte de faits, qu'il finit par invoquer lorsqu'on lui demande de rendre des comptes sur la manière dont il calcule ses comptes.

Voir Godeau ?

Le dénouement du *Faiseur* constitue sans doute son aspect le plus (d)étonnant, le plus énigmatique et le plus génial. La fin du quatrième acte semble sanctionner la banqueroute et la transfiguration du spéculateur, vaincu par son épouse vertueuse bien davantage que par ses créanciers (qu'il semble destiné à pouvoir à rouler indéfiniment dans la farine). Au nom de « l'honneur », de « la patience », de « la sagesse » et de « l'économie », Mme Mercadet remet la famille dans la voie hygiéniste que doit favoriser « la brave bourgeoisie » : « c'est

²³ Pour une exploration de ce thème dans un texte du début du XVIII^e siècle, voir Yves Citton, « Les comptes merveilleux de la finance. Confiance et fiction chez Jean-François Melon », *Féeries*, No 2, 2005, pp. 125-160 (en ligne sur <http://feeries.revues.org/document109.html>). Pour une théorisation plus large de ces questions, voir les travaux d'André Orléan, en particulier *Le Pouvoir de la finance* (Paris, Odile Jacob, 1999), *La Monnaie entre violence et confiance* (Paris, Odile Jacob, 2002) et *L'Empire de la valeur* (Paris, Seuil, 2011).

²⁴ Sur les échos – à nos oreilles inéluctables – entre Godeau et Godot, voir Gilles Castagnès, « Entre Musset et Beckett, *Le Faiseur* de Balzac : l'intertextualité en question », *Nottingham French Studies*, printemps 2010, vol 49 : 1, p. 31-44.

²⁵ Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p. 463.

d'amasser l'argent par le travail et par la loyauté, non par des ruses. [...] Quittons cette atmosphère de mensonges, de finesses, cette fausse opulence qui n'en impose plus à personne. N'eussions-nous que du pain, nous le mangerons gaiement » (IV,18; 153-155). Se dégonflant de façon apparemment inexplicable, Mercadet s'avoue soudainement « vaincu » par la force morale de sa femme et de sa fille : « je suis ruiné, mais honnête ! Oh ! je suis perdu ! » (IV,19; 157).

À cette fin moralisante d'un Mercadet buvant la lie de la faillite avant de se retirer dans une vie de frugalité décroissante, Balzac superpose un coup de théâtre aussi classique, du point de vue dramaturgique, que déroutant du point ontologique. En une métalepse de la 25^e heure, le mythe devient réalité. Mercadet apprend, sans parvenir à y croire, que « tout le monde est payé par Godeau », miraculeusement revenu enrichi des Indes, qui s'avère par ailleurs être le père du prétendant amoureux mais impécunieux de sa fille :

MERCADET – Mais Godeau est un mythe ! est une fable ! Godeau, c'est un fantôme... Vous le savez bien.
TOUS – Il est arrivé...
MERCADET – De Calcutta ?
TOUS – Oui.
GOULARD – Avec une fortune *incalcuttable*, comme vous le disiez... (V,5; 165)

Le mythe s'est incarné, l'alchimie du jeu de mots à produit des espèces sonnantes et trébuchantes. Mercadet, toujours si fécond en inventions, ne sait plus que dire ni que penser (« je rêve ! », V,6; 166). Toute la vitalité de sa brillante intelligence se trouve proprement écrasée par cette métalepse qui sape son mythe justificateur en le rendant soudainement quitte de toute dette. Partir cultiver une terre en Touraine semble moins relever d'un choix de vie frugale que d'un désarroi annihilant : « je dis adieu à la spéculation... » (*ibid.*). Ses derniers mots, qui concluent la pièce, ressemblent aux dernières volontés d'une créature s'appêtant à retrouver son Créateur : « (*À part.*) J'ai montré tant de fois Godeau que j'ai bien le droit de le voir. (*Haut.*) Allons voir Godeau ! » (V,7; 168).

Que nous dit donc des mécanismes du capitalisme financier cette fin d'autant plus énigmatique qu'elle prétend résoudre tous les problèmes²⁶ ? Trois interprétations se superposent et se complètent pour ébaucher trois critiques du capitalisme financier. Je les articulerai sommairement en guise de conclusion.

Frugalité, court-circuit et *burn-out*

Roland Barthes, en l'une de ses pages les plus inspirées, a fait de Godeau le symbole du vide qui hante un capitalisme productiviste et consumériste, entièrement absorbé dans le jeu spéculaire de ses scénarisations :

Godeau n'est pas une créature, c'est une absence, mais cette absence existe, parce que Godeau est une *fonction* : tout le nouveau monde est peut-être dans ce passage de l'être à l'acte, de l'objet à la fonction : il n'est plus besoin que les choses existent, il suffit qu'elles fonctionnent ; ou plutôt, elles peuvent fonctionner sans exister. Balzac a vu la modernité qui s'annonçait, non plus comme le monde des biens et des personnes (catégories du Code napoléonien), mais comme celui des fonctions et des valeurs : ce qui existe, ce n'est plus ce qui *est*, c'est ce qui *se tient*. Dans *Le Faiseur*, tous les personnages

²⁶ Sur les fins déceptives chez Balzac, voir le beau livre de Chantal Massol, *Une poétique de l'énigme. Le Récit herméneutique balzacien*, Genève, Droz, 2006, p. 317-330. Le retour de Godeau défie toutes les catégories repérées au sein de la *Comédie humaine* : l'irrésolu, l'indécidable, l'insoluble, l'indicible, l'innommable.

sont vides (sauf les femmes), mais ils existent parce que, précisément, leur vide est contigu : ils se tiennent les uns par les autres.²⁷

Ici encore, la finance pose des questions d'ontologie. Mais sous couvert de produire de l'être (des biens et des services destinés à générer des profits), elle est accusée de vider l'existence de toute substance propre. Combien de nos contemporains, même voire surtout au sein de la prospérité matérielle, éprouvent le sentiment de « fonctionner sans exister » ? D'où un septième principe (*EXISTENTIEL*) : *le capitalisme financier, en même temps qu'il nous pousse à scénariser toutes nos apparences à des fins fonctionnelles, tend à vider nos expériences de toute substance subjectivement nourrissante.*

Deuxième interprétation, d'inspiration latourienne cette fois. Si Mercadet se trouve vidé de toute sa vitalité intelligente par le retour de Godeau dans le réel, c'est que celui-ci – en un geste emblématique de l'économisme qui court-circuite actuellement nos débats politiques – vient mettre brutalement fin à tout ce qui faisait le jeu subtil, relationnel, complexe et nuancé de la spéculation. En remboursant toutes les dettes, l'arrivée de Godeau laisse croire que tout le monde peut être « quitte » de tous les autres. Or tel est bien le cadeau empoisonné, potentiellement fatal pour la survie de nos sociétés, que les « disciplines de l'Économie » ont procuré aux Modernes : « ils se sont habitués par de longs exercices d'endurcissement à être quittes vis-à-vis de ceux avec qui ils entrent en transaction ». À force de comptabilités, de calculs, de contrats, d'échéances, de taux d'intérêts, nous avons pris l'habitude funeste et parfaitement irréaliste de croire que le tramage complexe des liens innombrables qui nous attachent les uns aux autres pouvait se réduire au bilan financier de quelques dettes que nous envisageons sérieusement de pouvoir un jour rembourser : « Et maintenant, nous sommes quittes ; je ne vous dois rien ; nous avons échangé des équivalents : salut ! »²⁸

L'aberration première de la finance ne tient ni à ses tâtonnements, ni à ses chimères, ni aux scénarisations de saltimbanque qui la traversent, ni aux mythes qui sous-tendent ses apparences de neutralité : tous ces erratismes apparents sont plutôt rassurants en ce qu'ils nous poussent à discuter des critères et des pertinences, des choix implicites et des orientations inavouées. Comme on l'a vu en énumérant les six principes récoltés chemin faisant, de telles discussions font la matière même de la spéculation, comme elles donnent sa substance à la pièce de Balzac. Le problème est plutôt à situer dans un huitième principe (*RELATIONNEL*) : *le capitalisme financier ne nous opprime véritablement (au point de menacer de nous supprimer de la carte de la planète) que lorsqu'il prétend nous rendre quittes les uns envers les autres en nous donnant l'illusion de rembourser nos dettes – alors que, comme on l'a vu, tout homme « meurt insolvable envers son père », que « la terre fait constamment faillite au soleil » et que « la vie est un emprunt perpétuel » (I,6; 47).*

Une troisième et dernière interprétation de la conclusion peut venir se superposer aux deux premières, pour conjuguer le vide frénétique d'un vouloir qui nous brûle et la ligne de fuite écologique qui fait surface dans les ultimes retournements de la pièce. En-deçà même des questions de faillite ou de remboursement, Mercadet signifie très clairement ce qui le pousse à « dire adieu à la spéculation » : « je vous l'avoue... eh bien ! je n'y pouvais plus tenir, je succombais à tant de fatigues... L'esprit toujours tendu, toujours sous les armes !... Un géant aurait péri... Par moments, je voulais fuir... Oh ! le repos... » (V,7; 167). Cette antépénultième tirade répond directement au portrait que donnait de lui son valet de chambre dans la deuxième scène de la pièce : « il travaille à effrayer » (I,2; 39).

Au saccage colonial, environnemental et social auquel nous nous sommes crus autorisés en nous estimant quittes de ce que nous voulions bien rembourser, correspond la dévastation psychique que nous nous imposons à force de travail effrayant, de fatigue et de tension

²⁷ Roland Barthes, « Vouloir nous brûle... », art. cit. p. 92.

²⁸ Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p. 447.

mentale. Vouloir nous brûle et nous condamne au *burn-out*. Combien parmi nous ont l'impression de « n'y plus pouvoir tenir » ? D'où un neuvième et dernier principe (*ECOSOPHIQUE*) : *aussi bien au niveau mental qu'au niveau social et au niveau environnemental, la limite interne du capitalisme financier tient à ce qu'il nous impose des modes de développement de plus en plus évidemment insoutenables.*

Tout nous porte à douter que Mercadet retrouve la sagesse et la sérénité en cultivant ses champs de Touraine. Les dernières scènes le montrent plutôt balbutiant et désorienté, comme si l'irruption de Godeau sanctionnait une attaque cérébrale ou une crise cardiaque, du type de celles qui ont affecté Balzac dans les quelques mois qui lui restèrent à vivre après avoir rédigé *Le Faiseur*. Derrière les extraordinaires capacités démiurgiques de son protagoniste et de son auteur, ce titre mérite peut-être d'être ramené à son sens premier, qui dénonce bien ce que le capitalisme financier a d'insoutenable et de profondément autophage²⁹ : c'est finalement de sa propre existence que se dépouille l'escroc « de haut vol » qui choisit de s'identifier aux lois des marchés financiers.

²⁹ Voir sur ce point, Jean-Pierre Galibert, *Suicide et sacrifice. Le mode de destruction hypercapitaliste*, Paris, Lignes, 2012.